

La dernière berceuse

La dernière berceuse

Jeanne Yliss

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN papier : 978-2-9586119-9-6

Dépôt légal : novembre 2024

Édition indépendante

Jeanne YLISS-12450 LUC

Photo couverture : Caroline, Graphisme LOR

Relecture et correction : Sophie RUAUD

© Jeanne Yliss 2024

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

DU MÊME AUTEUR

COLLECTION HISTOIRES VRAIES

Romans librement inspirés d'histoires vraies :

Dis-lui au revoir

Pas sans lui

La dernière berceuse

COLLECTION GRISE

Romans du genre suspense psychologique, thriller psychologique, thriller domestique :

Le mensonge des mères

Les cocottes bleues

L'ombre du doute

COLLECTION BLANCHE

Romans du genre littérature blanche, tranches de vie :

Et je suis devenue le vent

Au creux de nos bras

Le silence du violoncelle

Retrouvez tous mes romans en scannant le QR code ci-dessous



Retrouvez-moi sur mon site internet jeanneyliss.fr

Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook [@jeanneyliss](#)

PROLOGUE

18 décembre 2014

Les rues défilent devant les yeux d'Aline, floues, distantes, presque irréelles. Son esprit embué flotte entre les brumes sombres et lourdes de ses pensées. Guy garde ses mains agrippées au volant. Sa mâchoire crispée semble retenir la douleur dans sa gorge. Elle aimerait qu'il la reconforte, qu'il lui dise que tout va bien se passer, qu'ils ont fait exactement ce qu'il fallait. Que rien, strictement *rien*, n'est leur faute. Mais ils ne se parlent pas. Ils ne se regardent pas. Ils ne se touchent pas. Depuis d'interminables heures.

Le commissariat approche. Elle n'y a jamais mis les pieds. Enfin, si, une fois. Hier. Juste après cette intrusion surréaliste des policiers chez eux, après les questions, les suspicions. Un cauchemar.

— Tu crois qu'il va se passer quoi ? murmure-t-elle, la gorge nouée.

Il hausse les épaules avant de secouer la tête en signe d'ignorance. Toujours ce silence, ce mur entre eux. Aline reporte son attention dehors, là où le monde continue. Les immeubles gris qui se succèdent derrière la fenêtre de la voiture. Les branches squelettiques et enguirlandées qui se balancent sous la brise froide. Cette femme emmitouflée qui traîne des sacs de jouets trop lourds. Les décorations de Noël qui s'étalent dans toutes les vitrines. Cette vie qui gesticule derrière un écran terne. Un coup de frein brutal la propulse en avant. La fourgonnette s'immobilise dans un crissement strident qui perce le silence.

— Mais fais attention ! s'écrie-t-elle.

— Tu crois quoi ? Que je l'ai fait exprès ?

Un garçon d'une dizaine d'années se tient en plein milieu de la chaussée, son ballon de football serré contre lui. Figé par la surprise, il tourne lentement la tête vers le véhicule. Sa mère le rejoint, envoie un signe en guise d'excuse au couple avant de sermonner son fils. La respiration encore haletante, Guy redémarre. Ils reprennent la route dans le même mutisme glacé qui les enveloppe depuis la veille.

Parvenu à destination, Guy se dirige vers le gardien de la paix posté à l'accueil et l'informe qu'ils sont convoqués pour une déposition.

— Patientez ici, je vais avertir les officiers.

Ils s'installent dans la salle d'attente. Le bruit du néon qui grésille au plafond résonne dans la pièce, une cadence irrégulière qui ne fait qu'amplifier l'angoisse d'Aline. Ses yeux glissent sur les affiches de prévention, les chaises en plastique dur, les murs beiges. Tout dans cette pièce l'écrase. Son cœur cogne si fort qu'elle craint que les policiers ne l'entendent. Elle se tourne vers Guy, son regard fuyant et son désamour criant. Son genou tremble. Ses mains rugueuses et craquelées sont posées sur ses cuisses, les articulations saillantes, les ongles cassés et terreux. Ses mains, qui ont si souvent semé des caresses sur son corps, se cloîtent aujourd'hui dans l'indifférence. Comme si elles lui reprochaient quelque chose. Lèvres pincées, il fixe le sol. Pourquoi ne lui parle-t-il pas ? Pourquoi ne dit-il rien pour apaiser cette boule d'angoisse qui bouillonne en elle ? Elle reste dans l'attente d'un geste, d'une parole. De quelque chose qui la

relierait à lui dans ce tourbillon de douleur.

Les minutes s'égrènent lentement. Aline tente de se concentrer sur sa respiration, d'ignorer le tic-tac de l'horloge murale qui scande les secondes avec une insistance cruelle.

Deux hommes et une femme se présentent. Les mêmes que la veille.

— Monsieur Cardin, suivez-nous.

Guy se lève, jette enfin un regard insondable en direction de sa compagne et emboîte le pas aux OPJ¹. Puis le lieutenant Pujol s'adresse à Aline d'un ton glacial.

— Venez avec moi, madame Perrot.

Pourquoi lui parle-t-il aussi sèchement ? Pourquoi les séparent-ils ? Pourquoi ne saisissent-ils pas leur déposition dans la même pièce ? Sans oser contester ou demander des précisions malgré la bouffée de panique qui l'embrase, Aline suit l'enquêteur. Jambes tremblantes. Cœur oppressé. Cerveau au bord de l'explosion.

Une autre OPJ femme les attend dans un bureau.

— Capitaine Mazet, se présente-t-elle. Asseyez-vous.

Son sac pressé contre son ventre, Aline obtempère. Après avoir vérifié son identité et allumé la caméra, Pujol annonce :

— Il est 14 h, vous êtes en garde à vue pour vingt-quatre heures reconductibles.

Assommée, Aline les regarde tour à tour. Son esprit est incapable de donner du sens à ce qu'elle vient d'entendre. Un bourdonnement emplit ses oreilles, ses pensées se bousculent dans un chaos total. Depuis la veille, les événements s'enchaînent sans aucune logique. Ils ne devraient pas être ici. Ils devraient être à la morgue. Avec Nino. Profiter de lui jusqu'au bout. Le bercer. Lui dire qu'ils l'aiment. Qu'ils ne l'oublieront jamais.

— Pardon ? Je viens de perdre mon bébé et vous me mettez en garde à vue ? Je ne comprends pas pourquoi !

Pujol se lève. Il frappe du poing et de ses mots tranchants. Des stylos abandonnés sur le bureau sursautent, Aline aussi. Il lui hurle dessus :

— Vous ne comprenez pas pourquoi vous êtes en garde à vue ?

Sous le ton autoritaire de son interlocuteur, pétrifiée, Aline se recroqueville et garde le silence.

— VOUS NE COMPRENEZ PAS ? insiste Pujol.

— Non. Je ne comprends pas.

— Vous avez tué votre fils !

Son cœur cogne, tape, claque, clame sa terreur. D'une voix étranglée, elle tente de se défendre :

— Non, je n'ai pas fait ça ! Je n'y suis pour rien. Nino est mort à cause d'une hémorragie cérébrale.

— Tout à fait ! Et vous allez nous faire croire que c'est arrivé par hasard ?

— Je ne sais pas. Je ne suis pas médecin.

— Moi non plus. Je suis flic. Et des gosses fracassés par leurs parents, j'en vois beaucoup trop. Nino a fait une hémorragie cérébrale parce que vous l'avez secoué, secoué...

Comme pour se protéger des accusations, Aline se ratatine sur sa chaise. Pujol, lui, continue

1. Officier de police judiciaire.

à vociférer. Ses mains agrippent l'air, ses bras s'agitent pour secouer furieusement un bébé invisible.

— ... secoué jusqu'à ce qu'il meure. VOUS L'AVEZ TUÉ !

Aline serre fortement ses paupières pour ne plus voir le lieutenant gesticuler. Pour essayer de bloquer les images qui veulent s'incruster sur sa rétine.

— Vous avez tué votre fils ! répète Pujol avec conviction en se rasseyant.

CHAPITRE 1

Trois ans plus tôt : septembre 2011

Assise dans son canapé, habillée d'un ample tee-shirt publicitaire et d'un bas de survêtement, Aline applique du vernis à ongles marron sur ses orteils. Le flacon est si vieux qu'elle a dû ajouter du dissolvant pour liquéfier le produit. Le combiné du téléphone fixe collé à son oreille, elle papote avec son amie Marie tout en se concentrant sur sa tâche.

— Non, je n'ai pas envie, j'ai besoin d'un week-end calme. Je suis vidée après cette semaine de folie au supermarché.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne vas pas rester coincée chez toi un samedi soir ! T'as vingt-six ans, pas quatre-vingt-douze.

Aline plonge le pinceau dans le flacon, essuie les bords pour éviter que des gouttes ne tombent sur le canapé et s'attelle au pied droit avec toute l'habileté dont elle est capable.

— J'ai décidé de m'occuper de moi, ce week-end. Tu ne devineras jamais ce que je suis en train de faire !

— Hmm... Laisse-moi essayer. Tu t'es teint les cheveux en rose fluo ?

— Non, mais ça aurait pu être sympa. Je note la suggestion.

Ce genre d'excentricité pourrait lui convenir. Elle imagine déjà la tête de ses parents si elle déboulait ainsi colorée à la ferme familiale. Cette image la fait sourire et rend l'idée d'autant plus tentante.

— Ah, je sais ! Tu prends un bain de pieds avec des poissons qui grignotent les peaux mortes, comme dans ces spas exotiques !

Aline éclate de rire.

— Non, rien d'aussi chic. Je suis juste en train de me vernir les ongles.

Marie pousse un cri de surprise.

— Toi ? Vernir tes ongles ? C'est la fin du monde ou quoi ?

Régulièrement, Aline se promet de prendre davantage soin d'elle, de s'accorder des petits moments de plaisirs féminins comme celui-ci. Mais ces résolutions finissent toujours par perdre de leur priorité. Elle préfère de loin vadrouiller dans la nature, s'occuper de son cheval, partager un dîner avec ses collègues de travail.

— Je te jure ! Ça fait tellement longtemps que je n'ai pas fait ça. Je me suis dit que c'était l'occasion, j'ai envie de renouveau.

— Moi, je crois que t'es malade. Déjà, pas vouloir sortir, ça ne te ressemble pas, mais si en plus tu barbouilles tes ongles, c'est carrément inquiétant.

Le ton faussement alarmiste de Marie arrache un sourire à Aline. Elle repose le flacon sur la table basse et remue ses orteils pour faire sécher le vernis. Elle cale le téléphone entre son épaule et son oreille, attrape un coton-tige imbibé de dissolvant et commence à nettoyer les nombreux débordements.

— Alors, c'est décidé, après cette révolution manucure, tu viens avec moi ce soir. Il faut célébrer ça !

— Nan ! J'ai envie de calme. Un bon masque à l'argile et une série débile, c'est mon programme. Et demain, j'ai prévu de monter Flint.

— Sûrement pas. Je ne te lâche pas, ma cocotte. Prépare-toi. Révolution ou pas, tu ne vas pas t'en tirer comme ça ! Butterfly chante au Bistrot du Coin. Ils sont géniaux, ce serait un péché de rester enfermée chez toi.

Aline lève les yeux au plafond, tentée malgré elle. Elle se mordille la lèvre inférieure, repose le coton-tige.

— Tu y vas à quelle heure ?

— Je passe te prendre dans vingt minutes, le temps de te doucher et d'enfiler ton plus beau jean.

Aline entend le sourire dans la voix de son amie, réfléchit. Le silence se prolonge quelques secondes. Puis elle se redresse, admire ses orteils. C'est moche, ça ne ressemble à rien. Elle décide de tout enlever. Elle n'est pas faite pour ça.

— Tu as gagné. À tout de suite !

Elle raccroche et après avoir retiré tout le vernis, elle balance le flacon dans la poubelle avec une moue résignée.

Elle se dirige vers la salle de bains et observe son reflet dans le miroir d'un œil critique. Banale, c'est ainsi qu'elle se juge. Des cheveux châains, coupés court, des yeux marron, un visage carré. Elle applique un peu de poudre pour uniformiser son teint, un soupçon de mascara, un rouge à lèvres discret et un voile de parfum. Rien de trop sophistiqué. Assez pour se sentir un peu plus séduisante.

Dans sa chambre, elle ouvre l'armoire qui contient des vêtements confortables. Elle choisit un jean foncé, celui qu'elle préfère porter lors de ses sorties, et un haut multicolore pour égayer sa tenue. Le tout cache ses formes, c'est ce qu'elle recherche. De taille moyenne, avec quelques rondeurs, elle n'a jamais aimé son corps, trouvant toujours quelque chose à camoufler, critiquer, condamner.

Dans l'entrée, elle enfle une paire de baskets, parfaites pour danser. Elle attrape son sac à main, vérifie qu'elle a tout pris – son téléphone à clapet, son porte-monnaie, ses clés. Le bruit d'un avertisseur retentit dans la rue. Aline descend les escaliers en trotinant. En bas, Marie l'attend dans sa vieille Peugeot 206, le moteur ronronne doucement. Dès qu'elle voit Aline, elle klaxonne de nouveau, impatiente.

— Allez, grouille, ma cocotte, on n'a pas toute la nuit ! crie-t-elle à travers la fenêtre entrebâillée.

Aline s'installe sur le siège passager.

— Salut, vieille branche, dit-elle en ajustant sa ceinture de sécurité.

Marie démarre et se lance dans les rues de Millau. Quelques minutes plus tard, elles arrivent devant le Bistrot du Coin. L'enseigne lumineuse clignote, et de la musique rock s'échappe par les portes ouvertes. Sur le trottoir, une quarantaine de personnes discutent, fument ou dansent.

À l'intérieur, le bar est plongé dans une semi-obscurité, éclairé par quelques spots colorés et des guirlandes électriques. Située au fond de la salle, la scène est illuminée par des projecteurs. Vêtus de jeans, de cuir, les musiciens et le chanteur de Butterfly transpirent. L'air est saturé d'une odeur de bière, de sueur et de bois vieilli, mêlée aux parfums des clients. Les murs vibrent sous les accords de basse et de guitare. Les deux amies se faufilent à travers la

foule, se dirigent vers le comptoir pour commander à boire.

— Deux pressions, s’il vous plaît ! crie Marie au barman pour se faire entendre par-dessus le brouhaha ambiant.

Une fois servies, elles se tournent vers la scène. Le chanteur du groupe, un type avec les cheveux en bataille, tient fermement le micro. La musique emplit l’espace, une énergie brute qui pousse les spectateurs à taper du pied. Aline sent les basses résonner dans sa poitrine. Chaque note s’infiltré dans son corps, la transporte loin de ses soucis quotidiens.

— Ils sont géniaux, hein ? crie Marie.

Aline hoche la tête. La foule se presse de plus en plus près de la scène, se laisse embarquer par les riffs de guitare et la voix puissante du chanteur. Les gens autour d’elles semblent tous plongés dans le même état de transe musicale. Les morceaux s’enchaînent, chacun plus entraînant que le précédent. Aline danse et s’égosille, emportée elle aussi par l’énergie contagieuse de la mélodie et du public.

Puis le chanteur annonce une pause. Le groupe quitte la scène sous un tonnerre d’applaudissements. Aline et Marie se dirigent de nouveau vers le bar. Là, un homme plus âgé qu’elles s’approche. Sa stature robuste et ses doigts épais trahissent un travail physique. Il est vêtu simplement, d’un pantalon en toile kaki, d’une chemise à carreaux un peu froissée, et de rangers usées. Des rides encadrent son regard vert.

— Bonsoir, mesdames ! dit-il d’une voix amicale. Vous passez une bonne soirée ?

Sans attendre de réponse, il tend une main à Aline qui lance une œillade à Marie signifiant « un lourdaud en perspective ».

— Je m’appelle Guy.

Malgré l’envie de l’ignorer, Aline serre sa main d’un geste détaché, sans un mot.

— Je t’offre à boire ? propose-t-il avec un sourire qui se veut charmant.

Aline secoue la tête : non. Et elle regarde ailleurs pour mettre un terme à cette discussion.

— Comme tu voudras, se résigne Guy avec une nonchalance feinte. Et toi ? demande-t-il à Marie.

Cette dernière accepte avec joie et entreprend de faire les présentations.

— Aline, quel joli prénom. Il te va bien.

Il la détaille de haut en bas, ses yeux s’attardent sur elle. Sans tenir compte de son refus, il commande trois bières au barman.

— Tu sembles tendue. Bois un coup, ça t’aidera à décompresser.

— Et toi, Guy, tu passes une bonne soirée ? l’interrompt Marie.

— Carrément ! J’aime la musique live, l’ambiance détendue d’un bistrot, rencontrer des gens intéressants. Et ton amie a l’air de l’être.

Il se tourne de nouveau vers Aline avec une assurance qui la fait vaciller.

— OK, message reçu, je vous laisse ! Merci pour la bière, dit Marie qui se dirige vers la scène où les joueurs s’installent.

— Allez, bois-la, c’est pour moi. On pourrait discuter un peu, propose-t-il à Aline avec son plus joli sourire.

Elle saisit la chope, porte le verre à ses lèvres et avale une gorgée, plus par réflexe que par envie.

— Si tu veux.

Elle pensait dire non, vraiment, mais quelque chose l’a fait céder. Peut-être l’atmosphère

enivrante, peut-être la politesse, peut-être ses beaux yeux verts ou sa voix envoûtante. Elle soupire, relâche ses épaules. La musique redémarre. Les basses vibrent de nouveau dans sa chair. Guy se penche un peu plus près pour capter son attention.

— Content de pouvoir faire ta connaissance.

D'abord figée, puis hésitante, elle finit par lui sourire. Après tout, pourquoi pas ? Il est plutôt séduisant, et voilà plusieurs mois qu'elle n'a pas réchauffé son corps dans les bras d'un homme. Une soirée, ça n'engage à rien.

CHAPITRE 2

— Dix ! Neuf ! Huit ! Sept !

Le décompte résonne dans la grande salle des fêtes où monte une clameur joyeuse.

— Sept ! Six ! Cinq !

Aline fixe Guy qui lui sourit en retour, leurs doigts entremêlés.

— Quatre ! Trois ! Deux !

Ils se rapprochent, leurs visages éclairés par les lumières multicolores qui chaloupent sur les murs.

— Un !

Une explosion de cris et de confettis envahit l'air. Les étreintes et les rires fusent de toutes parts. Guy se penche vers Aline et l'embrasse tendrement.

— Bonne année 2012, ma fleur des champs, murmure-t-il à son oreille.

— Bonne année.

Autour d'eux, la soirée bat son plein. Tous les participants à cette soirée dansante organisée par le comité des fêtes de Millau échangent des vœux, des accolades, des bises, même s'ils ne se connaissent pas. La musique reprend de plus belle, entraînant tout le monde sur la piste. Guy et Aline se mêlent à la foule, leurs mains toujours entrelacées. Les heures défilent dans une joyeuse euphorie. Aline se laisse aller, portée par l'ambiance et les quelques verres de champagne qu'elle a bus.

À l'aube, ils regagnent le domicile d'Aline. Même si Guy n'a pas lâché le studio qu'il loue, quand il ne joue pas au poker, il passe le plus clair de ses soirées dans l'appartement de la jeune femme. Elle apprécie de plus en plus sa compagnie. Elle ne le lui a pas encore dit, mais elle est en train de tomber amoureuse. Elle a toujours été attirée par les hommes plus mûrs, plus âgés. Guy a quinze ans de plus qu'elle, quinze ans de souvenirs, de bonheurs, d'épreuves supplémentaires.

Elle aime la façon dont ses yeux se plissent en souriant, le charme décontracté d'un homme qui a vécu assez pour comprendre la valeur des petits plaisirs. Elle aime le velouté de sa voix, le timbre chaud et rassurant qui contraste avec la robustesse de ses mains de paysagiste, ces mains qui sculptent la terre avec autant de soin qu'elles la câlinent. Elle aime ce surnom, « ma fleur des champs », qui lui susurre qu'elle est spéciale. Il y a dans ces mots une délicatesse qui la fait vibrer, une douceur qu'elle n'a jamais connue auparavant.

Et puis Guy adore la nature autant qu'elle, la beauté simple et profonde des panoramas. Aline l'écoute, fascinée, quand il décrit les fleurs avec une passion qui lui rappelle les moments passés dans les champs, les forêts, les ruisseaux de son enfance à la ferme familiale. En retour, elle lui raconte les heures dévouées à Flint. Le manque d'intérêt parental. L'absence de complicité avec sa sœur aînée. Comment elle puisait du réconfort auprès des gamins que sa mère, assistante maternelle, gardait, jusqu'à ce que Flint vienne combler le vide qu'elle avait à la place du cœur.

Elle aime aussi la tendresse avec laquelle il lui offre son attention. Guy ne se contente pas

de l'écouter. Il la voit. Il s'intéresse à elle. Lovés l'un contre l'autre dans le canapé après le dîner, devant la télévision, il lui demande comment s'est déroulée sa journée à la poissonnerie du supermarché. Il retient les prénoms des collègues dont elle est le plus proche. Il devine quand elle a besoin d'un sourire, d'un mot réconfortant ou d'un moment de silence partagé. Il la comble de petits gestes : des caresses légères sur son dos, des regards chargés de complicité. Il semble savoir exactement comment et quand la toucher, comme s'il détenait le guide secret des subtilités de son cœur.

Elle aime son engagement désintéressé auprès de ceux qui en ont besoin. Il est bénévole au Secours populaire. Une activité qui lui permet de donner de son temps et de ses compétences aux plus démunis. Elle l'observe organiser des collectes de fonds, participer à des distributions alimentaires.

Elle se rend compte qu'elle est en train de tomber amoureuse, non seulement de l'homme qu'est Guy, mais aussi de la vie qu'il lui promet en filigrane. Une vie pleine de simplicité et de beauté.

Ils émergent vers midi pour se rendre chez les parents d'Aline qui ont une ferme à proximité de Peyre, un village pittoresque niché sur les rives du Tarn. Ses maisons, dont certaines troglodytiques, sont agrippées aux falaises. La bâtisse familiale se trouve à quelques kilomètres de là. Un chemin de terre, bordé de haies sauvages et de champs dépouillés, mène à un grand bâtiment en pierre apparente, couvert de tuiles rouges. L'hiver a asséché la nature environnante. Le sol est criblé de givre, de feuilles mortes. Un chien, épais et poilu, profite d'une flaque de soleil timide, cherchant un peu de chaleur dans les rayons hivernaux.

Le père d'Aline, un homme petit, trapu, aux mains calleuses, a l'allure d'un agriculteur aguerri. Il poursuit le travail de la terre avec la même rigueur que son père et son grand-père avant lui. Ses traits sont marqués par des années de labeur sous le soleil et le vent. Sa mère est plus grande que son époux, longiligne. Son visage impassible est encadré par des cheveux qui commencent à grisonner. Tout en contrôle, ses gestes sont toujours mesurés, y compris avec les enfants qu'elle garde. Elle exerce sa profession davantage par circonstance que par vocation.

Ils attendent le jeune couple dans la cuisine où la table est dressée avec la vaisselle des grands jours sur une toile cirée aux motifs floraux délavés. Des serviettes en papier décorées de houx et de guirlandes sont disposées dans chaque verre. L'odeur de la soupe de légumes traditionnelle se répand dans la pièce, chaude et réconfortante.

— Vous êtes en retard, déclare Serge sans quitter son journal des yeux.

— C'est le Premier de l'an, tout le monde ne se couche pas avec les poules, réplique Aline.

— Ça fait la bringue et après ça peut pas se lever, ronchonne Serge.

— Meilleurs vœux, tente Guy.

Serge lui adresse un regard fugace avant de hocher la tête en signe de salut, puis se replonge dans sa lecture. Le bruit des pages tournées accompagne le crépitement du feu dans la cheminée.

— Bonne année, maman, dit Aline en approchant de sa mère pour l'embrasser.

— Pour ce que ça change, réplique Béatrice d'un ton détaché.

Elle répond d'un geste mécanique, ses lèvres effleurent la joue de sa fille dans un baiser bref et formel. Vêtue de son éternel tablier, elle s'affaire aux derniers préparatifs. Elle vérifie que le gigot d'agneau, issu de leur production, n'est pas trop cuit. Ses iris portent une constante lueur de fatigue.

— Delphine et Laurent ne déjeunent pas avec nous ?

Cela fait des semaines qu’Aline et sa sœur n’ont pas échangé le moindre message, le moindre appel téléphonique.

— Non, ils sont chez les parents de Laurent, ils viendront plus tard.

Béatrice les invite à s’asseoir d’un geste, faisant glisser sa chaise habituelle avec un grincement. Serge plie religieusement son journal qu’il pose sur le buffet derrière lui, puis il verse du ratafia à chacun en guise d’apéritif.

Le repas commence dans un silence qui contraste avec l’effervescence de la veille. Serge mange sa soupe avec une concentration monastique. Seuls le bruit de la cuillère qui heurte les parois de l’assiette et le « slurp » de chaque bouchée écorchent le calme pesant. Après avoir servi le potage, Béatrice retourne à la gazinière pour vérifier une fois de plus la cuisson du gigot, laissant un léger parfum d’herbes et de viande rôtie gagner toute la pièce. Assis l’un en face de l’autre, Aline et Guy échangent des regards discrets et des sourires de connivence. Le repas avance lentement, ponctué par le tintement régulier des couverts, les soupirs et l’agitation de Béatrice. Habitée à cette ambiance, Aline ne s’en formalise même plus. Guy tente de lancer une discussion, sur le sujet préféré de ses beaux-parents.

— Comment vont les voisins ?

— Les Pujols ont encore des soucis avec leur chauffage. Il paraît qu’ils doivent faire venir un technicien pour la troisième fois, cette semaine, certifie Béatrice.

Sans lever les yeux de son assiette, Serge explique :

— Et les Fabre, ils viennent de refaire la toiture de l’étable. Avec la grêle, ils ont eu quelques fuites.

— Ah, rétorque Guy, ne sachant qu’ajouter.

La conversation peine à s’animer. Serge sert un verre de vin rouge à chacun avant de lancer d’un ton méprisant :

— Et puis, y a cette histoire avec le fils des Bousquet qui a repris la ferme. Il a le projet de convertir leur *rougne*² de grange en gîte de luxe. C’est tout ce qui nous manquait : des *estrangés* qui débarquent pour le week-end et encombrant les routes. Comme si y en avait pas déjà assez.

Béatrice, qui vient de regagner la table, hoche la tête en signe d’accord, lèvres pincées.

— Ils croient qu’en transformant sa grange, il va nous éblouir. Le paraître, y a que ça qui compte pour ce merdeux. Ferait mieux de conserver ce que son père lui a légué plutôt que de *saner*³ toute la journée et de se soucier de ce qu’on pense de lui. Comme si c’était notre genre de nous occuper de la vie des autres !

— Il est délicieux ce foie gras, commente Guy. C’est vous qui l’avez fait ?

— Évidemment, qu’est-ce que tu crois ? affirme Serge en prenant une gorgée de vin. Qu’on l’a acheté dans cette épicerie bio qui vient d’ouvrir à Millau ? Ils se prétendent écolos, mais tout ce qu’ils vendent, c’est des produits hors de prix. Comme si ça allait sauver la planète ! Que des *branquignols, té* !

Aline, qui sent les propos s’envenimer, tente de recentrer le débat. Elle n’a pas envie de supporter les commérages durant tout le repas.

2. Vieillesse, objet en mauvais état.

3. Fainéanter.

— Et la foire de printemps, ça se prépare ?

— Comme tous les ans, répond Serge.

La conversation retombe et personne ne cherche à la relancer.

CHAPITRE 3

Repu, Serge se lève de table, un bâillement échappe à ses lèvres. Il rejoint son fauteuil dans le salon attendant, s'y affale, allume la télévision avant de fermer les yeux. Sans le moindre mot, il a sonné la fin du repas. Aline et Guy débarrassent le couvert. Béatrice nettoie la cuisine, récure les faitouts à la main, puis le lave-vaisselle démarre avec un léger vrombissement.

— On va voir Flint ? propose Aline à son compagnon.

— Bonne idée.

À l'extérieur, la morsure hivernale cueille le couple dès qu'il franchit le seuil. La température glaciale pique leur visage, et leur souffle se condense dans l'air en petits nuages blancs. Rex lève la tête en entendant la porte claquer, ses oreilles se dressent dans un mouvement vif. Aline émet un sifflement pour l'inciter à les suivre.

— Bon chien, dit-elle en caressant le sommet de son crâne.

Ils croisent des poules qui picorent un reste de graines, leurs plumes ébouriffées pour se protéger du froid. Quelques bêlements s'échappent de la bergerie.

Des plaques de verglas scintillent faiblement çà et là sous les rares rayons de lumière d'un ciel métallique. Les pas d'Aline et de Guy crissent sur le gravier. Tout est calme. Ils s'avancent vers le pré, vaste et dépouillé. Ses contours sont délimités par des haies aux branches effilées qui s'étirent comme des doigts gelés vers l'horizon. Rudimentaire, mais fonctionnel, l'abri de Flint se dresse dans un coin de l'enclos. Il est en bois brut, avec un toit en tôle ondulée qui grince sous le vent. Il protège le foin, le matériel, et offre un refuge contre les intempéries. Flint, un hongre à la robe d'un brun chaud, broute quelques maigres touffes d'herbe. Il les a entendus. À leur approche, il tourne la tête dans leur direction.

— Viens là, mon grand, dit Aline en tendant la main.

Flint s'avance d'un pas cadencé. Il émet un hennissement délicat, secoue sa crinière de manière amicale. Ses yeux noirs suivent Aline avec une douceur presque humaine, devinant ses intentions avant même qu'elle ne parle. Elle le caresse puis réajuste sa couverture. Elle sent sa chaleur à travers le tissu.

— Tu as bien survécu à ces derniers jours ?

Les naseaux de Flint se dilatent en un souffle visible dans l'atmosphère réfrigérée.

— Il a l'air en pleine forme, constate Guy.

— Il est robuste, même s'il n'est plus tout jeune.

Aline avait découvert l'équitation à l'âge de dix ans. Une passion née presque par hasard, grâce à Coralie, une camarade de classe. Ses parents avaient accepté qu'elle prenne des cours, car la mère de Coralie se chargeait des trajets, réduisant ainsi à néant l'effort qu'ils auraient dû fournir. Au bout de quatre ans, ils avaient brutalement mis fin à ce rêve. Pour eux, le temps passé au centre équestre empiétait sur la scolarité en plus de creuser le budget. « Tu gaspilles notre argent pour rien, ta lubie nous coûte cher. » La propriétaire du centre équestre venait d'augmenter ses tarifs jusqu'alors peu élevés. Aucune place pour ses émotions, aucun regard sur ses larmes brûlantes.

Aline avait maudit ses parents. Les chevaux étaient sa bouée, son échappatoire dans un

quotidien gris et écrasant. Ils lui apportaient une paix qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs, certainement pas dans ce foyer rigide où l'amour se mesurait en sacrifices forcés. Ils lui permettaient de libérer son énergie, lui apprenaient la docilité, la discipline, la maîtrise d'elle-même. Elle avait supplié, imploré pendant deux années, harcelant ses parents avec la ténacité d'une âme désespérée. Mais ils étaient restés de marbre, indifférents à sa souffrance. Serge avait finalement cédé, par pur pragmatisme. « Un cheval, c'est utile, » avait-il déclaré, comme s'il s'agissait d'une simple machine agricole. Flint était devenu le sien et Aline avait bâti cet abri de ses mains, à la sueur de ses efforts, acquérant l'équipement morceau par morceau, grâce à du baby-sitting et des jobs d'été.

Au fil du temps, Aline a construit avec lui un lien puissant, unique, qu'aucun humain n'a su lui apporter à ce jour. Ils ont appris à communiquer, à s'appréhender mutuellement à travers le regard, les gestes. Elle le connaît par cœur et peut anticiper ses réactions. Depuis qu'elle a quitté la maison familiale, elle revient plusieurs fois par semaine pour lui.

À l'aide d'une brosse douce, elle enlève la poussière de sa crinière.

— Tu es toujours aussi beau, mon grand.

Guy se tient à la lisière de leur lien, étranger à cette communication entre eux. Adossé à l'abri, il frotte ses mains l'une contre l'autre. Quand elles sont réchauffées, il allume une cigarette. Il regarde les volutes se disperser autour de lui, Rex allongé sur ses pieds.

Flint donne des coups de tête contre le flanc de sa maîtresse. Il a senti. Inutile de le faire patienter davantage. Aline sort de sa poche une carotte qu'elle lui tend, paume ouverte. Il approche son museau et engloutit la friandise en un clin d'œil dans un souffle chaud. Ses lèvres retroussées effleurent la peau d'Aline qui rit. Puis elle ouvre le robinet du tuyau qui serpente à travers le pré pour remplir le seau d'eau.

— Je t'aide ? demande Guy.

— Si tu veux.

Elle lui tend le tuyau avec un large sourire, heureuse qu'il manifeste le souhait de participer. Elle sait que son compagnon se sent plus proche de la flore que de la faune. Elle en profite pour contrôler le stock de foin. Un bruit de moteur trouble cette quiétude. Guy et elle tournent leur tête en direction de la cour où Delphine, la sœur d'Aline, vient d'arriver en compagnie de son époux et de leur fils. Rex se redresse.

— Allez, mon grand. Il est temps qu'on parte.

Guy éteint le robinet. Aline se hisse sur la pointe des pieds pour déposer un baiser sur le front de Flint. Puis elle glisse sa main glacée dans celle de son compagnon. Elle l'entraîne vers la ferme. Sans enthousiasme.

CHAPITRE 4

L'odeur du café fraîchement préparé, de la fouace à la fleur d'oranger et des biscuits au miel sortis du four flotte dans l'air. Aline ne la sent pas. Son esprit est déjà tendu à peine le seuil franchi. Elle enlève sa doudoune et son écharpe, qu'elle accroche au portemanteau du vestibule. Guy en fait autant. Les cris de Mathis leur parviennent, ainsi que les réprimandes de Delphine qui lui demande de se calmer. Elle devine que le garçonnet doit courir dans tous les sens.

— Bonjour, lance-t-elle à la cantonade en pénétrant dans la cuisine.

Sa voix sonne creux, son sourire est d'une politesse distante.

— Salut, répond Delphine.

Celle-ci lève brièvement la tête. Penchée sur son fils, elle lui explique que la maison de papi et mamie n'est pas une aire de jeu. Aline devine l'impatience dans chacun des gestes de sa sœur. La nervosité sous-jacente est là. Guy s'approche de Laurent. Il lui tend la main pour se présenter et lui souhaiter une bonne année. Laurent l'attrape du bout des doigts.

— Meilleurs vœux, répond-il laconiquement.

Puis Guy s'avance vers Delphine pour l'embrasser. Cette dernière frôle à peine ses joues. La scène n'a pas échappé à Aline qui serre les dents. L'amertume lui brûle la langue. Elle se retient. Pour Guy. Parce que c'est la première fois qu'il rencontre sa sœur, son beau-frère, son neveu.

Lorsqu'Aline a annoncé sa relation avec Guy au cours d'un repas de famille, fin septembre, Delphine s'est empressée d'émettre des doutes. Quinze ans d'écart. Un fils préadolescent. Le poker. Des étiquettes qu'elle collait sur lui comme autant de défauts irrémédiables. Aline ne devait pas se faire d'illusions : Guy ne serait qu'une passade. C'était tout ce qu'elle avait vu de lui. Rien d'autre. Elle n'avait retenu que ce qui lui semblait condamnable. Du venin sous couvert de bienveillance de sœur aînée.

Et aujourd'hui, dans cette cuisine où tout respire le jugement, Aline aurait voulu un accueil différent. Une chance de prouver que Guy est bien plus que ces stéréotypes distants.

— Mathis, dis bonjour à ta tatie, exige Béatrice.

— Non !

Le garçonnet court se cacher derrière les jambes de sa mère qu'il agrippe. Delphine ne réagit pas. La grand-mère s'apprête à insister. Elle ne tolère pas l'impolitesse, pas dans sa maison. C'est une règle tacite que tous les enfants, son petit-fils y compris, doivent respecter. « Bonjour », « merci », « au revoir ». Mais Aline, déjà lassée de la scène qui se répète, fait un geste évasif.

— Ce n'est pas grave. Laisse tomber.

Ils s'attablent à la cuisine. Aline choisit une place à bonne distance de sa sœur, Guy à ses côtés. Laurent aide Mathis à s'asseoir en exigeant qu'il se tienne tranquille. Béatrice pose une cafetière fumante et un plateau de gâteaux au centre de la table et entreprend de les servir.

— Alors, Mathis, comment s'est passé ton Noël ? demande Aline pour alléger l'atmosphère.

Le petit garçon reste silencieux. Il prend sa cuillère et fait vrombir un avion imaginaire,

ignorant sa tante. Ses parents ne bronchent pas, aucun ne l'encourage à répondre. Ils la laissent se débattre avec ce mutisme. Serge, assis en bout de table, les mains posées sur son ventre comme un roi, semble indifférent à la scène.

— Ambiance, murmure Aline, lasse de toute cette comédie de famille soudée.

Guy lui caresse le dos. Il l'encourage d'un clin d'œil à ne pas se laisser emporter. Après avoir servi tout le monde, Béatrice se tourne vers sa fille aînée.

— Alors, comment ça se passe au travail ? Toujours autant de dossiers à traiter ?

— Oui. Nous avons deux nouvelles exploitations agricoles qui ont rejoint le GAEC en fin d'année, donc c'est très intense.

— Ça doit être épuisant, approuve sa mère.

Le sentiment d'exclusion d'Aline augmente. C'est comme s'ils avaient tracé une ligne invisible qu'elle ne franchit jamais. Conscient de son malaise, Guy vient à sa rescousse.

— Aline a une grande nouvelle à vous annoncer.

Autour de la table, un vent glacial souffle. Tout le monde se fige et lève les yeux de sa tasse de café.

— Ne me dis pas que vous allez vous marier ! lâche Delphine. Vous venez à peine de vous rencontrer.

— N'importe quoi, réplique Aline sur un ton désabusé.

— Seigneur, vous attendez déjà un enfant ? s'offusque Béatrice.

— Non, on ne va pas avoir un bébé.

Béatrice pousse un soupir de soulagement, comme si la menace s'était éloignée. Pour Aline, c'est trop. Le manque de sommeil, le sentiment de rejet ont raison d'elle. Les nerfs à vif, elle se lève brusquement dans un raclement de chaise.

— Guy ? On y va !

Sa voix a claqué sèchement dans la cuisine.

— Faut toujours qu'elle fasse un drame de tout, affirme Serge sans ciller.

Il attrape un autre biscuit au miel et croque dedans sans émotion. Aline se retourne, plante ses yeux brûlants dans ceux de son père.

— Un drame de tout ? Guy vous dit que j'ai une nouvelle à annoncer, et vous me balancez des saloperies à la figure. Et quand bien même on se marierait et on aurait un enfant, ce serait si catastrophique que ça ? Ça vous dérange tellement que j'aime un homme plus âgé que moi ? C'est pas bon pour le qu'en-dira-t-on ?

— Ce n'est pas ce qu'on a voulu dire, rassieds-toi, propose Béatrice. On est là pour fêter la nouvelle année, va pas tout gâcher ! Alors, c'est quoi cette bonne nouvelle ?

Un silence pesant s'étire, et c'est Guy, toujours assis, qui prend la parole, alors qu'Aline est figée, les mains tremblantes, la gorge nouée.

— Elle a décidé de se lancer dans une formation pour devenir chef de rayon. Et je la soutiens dans ce projet.

— C'est bien, affirme Béatrice. On va trinquer.

— Ce sont de grandes responsabilités, commente Delphine.

Aline sent la lame des sous-entendus, fine et précise, s'enfoncer dans sa chair. À son tour, Guy se lève. Sa voix est basse, chaque mot est chargé de déception.

— Merci pour tout, on va vous laisser terminer cette journée entre vous.

Son regard balaie la pièce, s'attarde sur Delphine, sur son mépris à peine voilé.

— Ravi d'avoir fait votre connaissance, Delphine et Laurent. À bientôt. Peut-être... Et encore meilleurs vœux à tous.

Chacun grommelle un vague au revoir qui se perd dans la pièce. Aline est déjà dans le vestibule. Béatrice la rejoint pour lui déposer un baiser sur la joue, une formalité.

— Rentrez bien, dit-elle en refermant la porte derrière eux.

Aline ne répond pas. Elle traverse la cour d'un pas enragé, le visage rougi par le froid et la colère, le regard fixé sur un point, loin, très loin. Guy la rattrape par le coude, l'oblige à se retourner et l'enlace par la taille.

— Alors comme ça, tu m'aimes, ma fleur des champs ? chuchote-t-il, une lueur amusée dans les prunelles.